

Thierry Luterbacher

Évasion
à perpétuité

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



L'ÉCRITURE DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES ACCORDÉES
PAR L'OFFICE DE LA CULTURE DU CANTON DE BERNE/SWISSLOS



Direction de l'instruction publique
du canton de Berne

PAR LE CONSEIL DU JURA BERNOIS,
PAR LA VILLE DE BIENNE,
ET PAR LA COMMUNE DE ROMONT (BE)
L'AUTEUR LES EN REMERCIE

CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES
PAR PRO HELVETIA, FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE

prohelvetia

ET PAR LE CANTON DU JURA

JURACH RÉPUBLIQUE ET CANTON DU JURA

L'ÉDITEUR LES EN REMERCIE

« ÉVASION À PERPÉTUITÉ », DEUX CENT QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME
OUVRAGE PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LES COLLABORATIONS DE CHARLOTTE MONNIER,
DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFFE, DE DANIELA SPRING
ET DE JULIE WEIDMANN

MISE EN PAGES ET COUVERTURE : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : PEINTURE À L'ACRYLIQUE
DE THIERRY LUTERBACHER, « ÉVASION À PERPÉTUITÉ », 1986
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : JOËLLE NEUENSCHWANDER,
WWW.JOELLE.FM

PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY

IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND (OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-299-7

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2011 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

*J'avais des copains
Qui mangeaient mon pain
Car le pain c'est fait
Pour êtr' partagé
Dans notr' société
C'est pas moi qui l'dis
Mais c'est Jésus-Christ
Un foutu bavard
À gueul' d'ananar*

LÉO FERRÉ,
Graine d'ananar

*There's guns across the river about to pound you
There's a lawman on your trail like to surround you
Bounty hunters are dancing all around you
Billy, they don't like you to be so free*

BOB DYLAN,
Billy 4

La musique de ce livre est de
LÉO FERRÉ
et de BOB DYLAN

DANS le village, il n'y avait qu'Émile pour inventer la vie. Il était là pour chacun, grand ou petit, à chaque fois que la désolation s'emparait d'une tête. Sa présence dissolvait l'ennui, anoblissait l'existence de celui qui se pensait moins que rien, persuadait de sa beauté celle qui se trouvait laide. Il suffisait de rencontrer Émile et un quelque chose d'indéfinissable enchantait la journée la plus morose. En quelques mots, il donnait à croire que chaque pas pouvait ressusciter un amour défunt, que chaque instant était porteur d'une liberté inattendue, et que chaque pensée était enfant de rêve. Émile sacralisait les anonymes, les forçats de la routine, celles et ceux qui se croyaient dévolus à la médiocrité, qui avaient abandonné l'espoir d'une autre vie. Le miracle d'Émile, c'est qu'il rendait les gens extraordinaires, il avait une grâce qui, le temps de sa présence, les transformait en la personne qu'ils auraient tant voulu devenir. Lorsque Émile avait une idée pour celui qui ne savait plus

comment se sortir de la mouise, il ne la formulait pas, mais n'avait de cesse que l'idée devienne celle de l'autre.

La bande s'était constituée naturellement autour d'Émile dès la petite enfance. Il leur inventait une terre des merveilles, le pays où l'on s'ennuyait ailleurs, là où régnait l'Hêtre humain, l'arbre frère qui abritait la cabane du Foyard.

La bande du Foyard... Odile, Angèle, Louis, Arthur, Théodore, Philippe, Thomas, Paul, Lison, Joseph, Margaux et Émile. Pour être de la bande du Foyard, il fallait marauder aux grands un quelque chose qui devait servir à construire ou à décorer la cabane.

Odile qui avait été allaitée au sein de la vertu anabaptiste, et pour qui voler était un péché, a trouvé son salut dans la récolte des cheveux d'ange sur les sapins de Noël abandonnés. « Ça, c'est du réfléchi », avait dit Émile, « elle a volé sans voler ! »

Angèle révélait sa tragédie par une offrande, une mèche de cheveux de son père que sa mère portait dans un pendentif. Angèle l'avait remplacée par l'une des siennes. Elle avait procédé à l'échange pendant que sa mère dormait, déroband le pendentif de dessus la table de nuit en tremblant de peur. C'était pour Angèle la seule manière d'être portée sur le cœur de sa mère. Maintenant, lorsqu'elle était battue, Angèle voyait sa mèche qui se balançait sur la poitrine de sa mère et elle souriait aux coups. Elle obligeait sa mère à l'aimer malgré elle, et elle s'appropriait l'amour de son père qui avait pris la fuite. En offrant cette mèche de cheveux, Angèle offrait sa part la plus intime. Émile lui avait

fait croire à sa beauté quand sa mère et son miroir ne cessaient de lui répéter qu'elle était laide.

Louis fit don de la richesse contenue dans le grenier de la demeure ancestrale de ses parents. La bande s'y aventurait en des incursions nocturnes qui étaient autant de promesses de frissons. Ils prélevaient un royaume de tissus, de meubles et d'objets de toutes espèces qui faisaient les beaux jours de l'ancre secret de la cabane du Foyard.

Arthur n'aurait su se contenter des planches, des clous, des outils, de la fourche, de la lampe à pétrole, des palettes ou du transistor, même si ce dernier, dérobé dans le camping par Margaux la pirate, avait fait sensation comme la boîte postale jaune dévissée à l'arrêt du bus par Théodore. Arthur voulait un vol à couper le souffle, le vol d'un bien intouchable. Et qu'y avait-il de plus intouchable aux yeux du village que la propriété du directeur de la chocolaterie devant lequel les femmes baissaient humblement la tête et les hommes retiraient leur chapeau et restaient là, maladroits, en le triturant gauchement des deux mains. Voler la villa dans laquelle Arthur accompagnait parfois sa mère. Madame la directrice l'appelait « ma femme de ménage ». C'était au temps des jours heureux où sa mère resplendissait de vie, quoi qu'il arrive, le temps où Arnold, son mari, vivait encore et enchantait son quotidien. Esther Abbans n'entendait pas, comme son fils Arthur, Madame ou Monsieur le directeur changer de ton et de regard lorsqu'ils s'adressaient à elle, à lui, à eux, la piétaille, en se penchant un peu, en haussant imperceptiblement la voix tout en ralentissant l'articulation des

mots pour être sûrs d'être bien compris. C'était la même voix que celle des médecins et des infirmières quand ils parlaient aux «fous», à l'asile, là où ils avaient rendu visite à l'oncle Albert. «Non!», disait Arnold Abbans, «pas l'oncle Albert, lui, ce n'est pas un fou, c'est un rigolo!» L'oncle Albert n'était pas interné dans l'asile psychiatrique, mais il était «en villégiature».

Arthur voulait un morceau de cette villa qui se croyait tout permis parce qu'elle se croyait mieux que les autres maisons. Elle avait des volets bleus, peints de roses trémières.

«Vous vous rendez compte», disaient les gens, «tous les volets peints à la main par un grand artiste, bleus avec des roses trémières, que c'est tellement beau que c'en est à peine croyable!»

Une nuit sans lune, Arthur avait grimpé le long du chéneau jusqu'au balcon pour décrocher deux des volets sacrés, restés ouverts, qu'il a ensuite descendus à terre à l'aide d'une corde.

«C'est pas Dieu possible, mais comment a-t-on pu oser une chose pareille!» C'était comme si l'on avait arraché un morceau de chair au village qui n'était pas encore prêt à s'enorgueillir des futures échappées belles d'Émile Typhon.

Mais tout cela n'était rien au vu du vol de la girouette qui surmontait la tour de la mairie de la ville située à dix kilomètres du village. Un coq fixé sur une croix giratoire indiquant les quatre points cardinaux. Comment Émile avait-il pu s'en saisir? Pénétrer de nuit dans la mairie, gravir les escaliers de la tour, monter sur l'étroitesse du toit et scier la jointure? Deux semaines avaient passé avant que

l'on s'aperçoit de la disparition de la girouette et l'on s'était d'abord refusé à croire à un vol tellement il semblait impossible et absurde. La presse s'était emparée de l'événement en mettant à la une le « mystère de la girouette (en)volée » et c'était la première page titre d'Émile Typhon d'une longue série à venir. Le vol de la girouette allait aiguïser les sens d'Émile et donner une autre dimension au sentiment de l'impossible, la découverte d'un instinct qui allait le guider dans ses casses et ses évasions.

« Ce que les gens disent impossible est souvent l'expression de la plus parfaite simplicité, résoudre l'impossible est rarement complexe, mais au contraire à portée de main. »

Quant à celles et ceux de la bande qui prenaient peur de la conséquence de leurs actes – être confondus et livrés à la loi –, Émile disait que de se faire arrêter était peu de chose puisqu'on ne pouvait pas arrêter ce qu'ils avaient ressenti. Le vol et l'évasion resteraient toujours, pour lui, l'ultime liberté, le dernier espace dans la société où exaucer les besoins et les désirs sans rien devoir à personne. Au contraire de la plupart des gens, condamnés à un travail qui les désolait.

Émile enseignait que la vie était une fête, un jeu permanent où il faut désapprendre les règles inculquées dès notre naissance qui disent que la soumission, la souffrance et la culpabilité sont inhérentes à l'existence. Il s'évadait de la souffrance comme il s'évaderait plus tard de prison. Émile disait que prendre conscience de sa souffrance est le premier pas pour accéder à la paix, que l'on ne peut

pas perdre ce que l'on est, mais ce que l'on a, qu'il faut inventer sa vie lorsque l'on vous impose la vie.

Il créait des ascendances qui élevaient la bande du Foyard au-dessus de la réalité. Mais ce vol à voile ne supportait pas l'absence d'Émile, son départ entraînait un vide d'air. Ils s'écrasaient durement dès que l'écumeur céleste fuguait au gré d'un courant aérien.

EN SIGNE d'attente, elle portait ses cheveux en chignon. Il était hier. Elle pensait : il était hier. Elle disait, en remuant à peine les lèvres : « Et il est déjà aujourd'hui. » Elle marchait dans la rue intemporelle d'un village. La vieillese de chacun de ses petits pas criait « je suis impuissante ». Elle marchait, marchait avec hier dans sa tête. Elle était des siècles et elle cherchait, cherchait. « Mes pieds sont tellement fatigués. » Elle avait le cerveau cerné. « Est-ce que j'ai entendu quelqu'un dire un mensonge ? Est-ce que j'ai entendu quelqu'un crier ? » Elle marchait, marchait. Elle était chétive, elle se pensait vieille. Elle avait des mots d'enfant : « Arrête d'empiffrer ma souffrance ! » ou encore « J'ai ramassé un caillou en rond comme s'écrit Odile ! » Elle aimait son nom tout en rond, Odile.

Sur la place du village, elle imaginait des amants, des silhouettes derrière les fenêtres. Elle les regardait « s'aimer tout neuf », un amour pas froissé, à peine cueilli, un amour que les yeux dans

les yeux s’imaginaient toujours en fleur, jamais fané, au parfum éternel.

Odile restait en suspens, à l’ombre. « Il sera bientôt demain. » Elle marchait, marchait. Parfois le silence pouvait être un coup de tonnerre, parfois la réminiscence pouvait piller. « Est-ce que tu as jamais été vrai ? » Elle hésitait, comme hésitent les vieux, elle ne savait plus quoi faire, comme les gens qui n’osent pas. Et elle marchait, elle marchait. De grands oiseaux se croisaient dans le ciel et jetaient des doutes. Là, une lumière, une étincelle, un moiré de couleurs, dans l’herbe, au pied du mur. Un débris, un morceau de verre, peut-être un tesson de bouteille, juste là, devant le mur. « Comme avant ! » Elle avait maintenant devant elle les champs et les prés qui rigolaient, les arbres qui écrivaient des histoires dans la campagne. L’été était en train de fuir en boitant, lourd de feuilles. Les nuages étaient de la barbe à papa suspendue dans le ciel. Les labours traçaient des électrocardiogrammes sur la terre. Odile aimait les mots, elle les savourait de ses lèvres : « Nuage... barbe à papa... électrocardiogramme... chocolaterie... » Elle avait travaillé à la chocolaterie. « À la Choco », comme on disait. Elle surveillait le tapis roulant où défilaient les branches de chocolat, toutes impeccables comme de petits soldats. Elle enlevait les tordues, les « pas comme il faut ». Odile Lentier toujours propre, toujours bienveillante, tête baissée, les yeux par terre. La blouse blanche, la cornette blanche, le blanc clinique, hygiénique. L’odeur du chocolat, des fèves de cacao, le sent-bon mentholé un peu écœurant de Grosvertier, le chef d’équipe,

qui saluait les ouvrières en leur lançant des œillades : « Salut les poulettes, vous allez me fabriquer une journée *un A*, n'est-ce pas, *un A* ! » Il détachait les syllabes et faisait chanter la dernière.

La vie d'Odile était tricotée, toujours à l'en-droit, jamais à l'envers. Pas d'étonnement. Des règles bien huilées. En les suivant, « tout bien comme il faut », elle oubliait de penser, elle disait qu'elle dépensait. Les habitudes, Odile les conservait bien précieusement. Elle les emportait partout avec elle. Du lever au coucher. Des manies minutieusement entretenues pointaient sa vie pour que tout soit toujours *un A*. Surtout que rien ne vienne perturber le déroulement des choses, bien en place, rangées, tip top en ordre pour qu'il n'y ait pas de cheni. C'était sa prière, à Odile, que Dieu la préserve du cheni. Le cheni exprimait tout ce qui était à l'encontre du bon sens, tout ce qui n'était pas propre en ordre, la saleté, les ordures, le désordre, tout ce qui faisait dérailler la coutume. Comme le hasard et l'imprévisible : « La vie en zig-zag-zoug ! », comme qu'elle disait. Et il n'y avait rien de surprenant dans la vie d'Odile Lentier. Elle s'était mariée parce qu'il fallait bien se marier et elle avait eu des enfants parce qu'il fallait bien en avoir. C'était comme ça. Le Georges ou un autre. Il était brave, le Georges, « il n'en remontrait pas ». Il travaillait à la fabrique de ciment. Après le boulot il buvait son coup : « Allez patron ! Avant de rentrer à la baraque, un ballon d'ordinaire... » Le samedi soir, il crachait dans sa main et faisait la chose, « sa gymnastique », et elle, bon, elle le laissait faire. Elle trouvait ça presque amusant que le Georges, une

brave bête qui n'avait que deux mondes, le travail et la maison, et ne connaissait qu'une route, celle qui le conduisait de la maison au travail et du travail à la maison avec un arrêt au café, que le Georges, tellement sans histoires, se mette dans un tel état de souffles et de râles. Alors pour lui faire plaisir, même écrasée par son poids, elle disait « oh, oui oui ! oh, oui oui ! ». Mais bon, tout ça c'était fini. Il y a bien longtemps. Le jour où Odile s'était installé une chambre à elle dans la buanderie.

Ce matin, en revenant des commissions, elle avait trouvé la porte de la maison fermée. Elle avait sonné, frappé, et le Georges n'ouvrait pas. Elle avait beau crier, il n'ouvrait pas. Elle l'a entendu appeler au secours par la fenêtre de derrière : « Police ! Police ! Il y en a une qui veut rentrer dans la baraque pour me voler ! » Alors, elle a déposé son cabas devant la porte verrouillée, et elle est partie pour qu'il arrête d'ameuter.

Tous les jours, elle s'était levée la première, à quatre heures cinquante-quatre. Elle tournait le bouton de la radio pour les nouvelles, elle déchirait le feuillet du calendrier, lisait la pensée du jour, préparait la gamelle, le café, le chocolat chaud, le dix-heures. À cinq heures trente-quatre, elle réveillait le Georges. Elle aérail « le rededon », comme elle disait, faisait la vaisselle, essuyait les gouttes d'eau, balayait les miettes, se lavait. À six heures quatre, elle réveillait sa fille aînée, Edwige, et son fils Roland. À pile six heures quatorze, c'était comme ça, pas douze, ni treize, ni quinze, mais quatorze, elle se mettait en route pour pointer à « et vingt-quatre » à la Choco. Et quand la matinée

commençait avec un strict respect de l'horaire, et quand rien ne venait bouleverser l'ordre immuable des choses, c'était une journée qui s'annonçait tout bien.

Odile écoutait dire les gens, mais elle ne disait rien, ou pas grand-chose, « oui oui... vous pensez bien... mais oui, mon Dieu... mais c'que vous me dites-là... mais c'est pas Dieu possible... mais bonjour, madame... eh bien au revoir monsieur... », jamais un mot plus haut que l'autre, surtout ne pas se mêler de ce qui ne la regardait pas, et toujours à sa place. C'était important ça, chacun à sa place. Il fallait être tout bien, tout net, tout propre et comme il faut et comme ils font les autres. Ici, on n'aimait pas les têtes qui dépassaient. « Sauf bien entendu celle d'Émile. » Chacun avait ses petites manies que l'on raillait tout en entretenant soigneusement les siennes. Il ne fallait pas que ça accroche, que ça bute sur ce qui est différent. L'inattendu était étranger aux coutumes et il n'y avait qu'à lutter pour qu'il n'existe pas et si, par malheur, l'inattendu se mettait tout de même en travers du chemin, il fallait l'ignorer, ou faire semblant, ou dans le pire des cas, quand on ne pouvait vraiment pas faire autrement, l'enjamber et se remettre au plus vite sur le rail. « Tout bien ! » Les bonnes journées étaient des journées où toutes les pièces de la vie s'emboîtaient les unes dans les autres sans faire d'histoire. « Les journées tout bien. »

Odile écoutait dire les gens. Les bonnes gens qui faisaient et défaisaient les mœurs, qui édictaient les bulles de ce qui était comme il faut,

de ce qui n'était pas joli joli, de ce qui était le bon Dieu et de ce qui était le Diable. Les bonnes gens guettaient les moindres distorsions, les anomalies, ils creusaient dans l'ennui, dans la médiocrité du quotidien pour trouver – et ce n'était pas toujours facile dans ces journées ordonnées – les anecdotes, les faits divers qui nourrissaient les commérages. Et tous, ils voulaient paraître. Ils flattaient les un peu plus qui méprisaient les un peu moins qui se vengeaient de leurs frustrations sur les beaucoup moins, les étrangers. Les un peu plus flattaient les beaucoup plus qui les snobaient. Ils étaient prêts à toutes les bassesses pour se faire bien voir des au-dessus d'eux, ils se nourrissaient à une source inépuisable de fiel distillé par leur jalousie. Ils étaient mus par l'espoir de faire ressentir un jour leur dédain à leurs anciens semblables, l'espoir de récolter des petits morceaux de pouvoir, le pouvoir de donner des ordres avec la même morgue qu'ils les avaient reçus et le pouvoir des sous, d'en avoir un peu plus que les collègues et de le montrer, en jouissant de l'œil concupiscent de la voisine ou du voisin sur la nouvelle voiture comme eux avaient lorgné sur la nouvelle télé.

Et Odile marchait, elle marchait, et elle cherchait, elle cherchait.

ANGÈLE Grandjean s'était béatifiée à la dureté de son malheur, la certitude de ne jamais être heureuse la rassurait. Elle était seule. Même sa mémoire s'était lassée d'elle, honteuse de ne puiser que des larmes au plus profond de ses souvenirs. « Bien sûr, il y avait eu Émile. » Mais de quoi d'autre sa mémoire aurait-elle pu s'enorgueillir ? De ce portrait qu'Angèle avait dessiné à l'école enfantine pour la Fête des mères ? Tous les enfants s'étaient précipités dans les bras de leurs mamans en agitant le dessin, elles le contemplaient, les yeux pleins d'émotion avec des mots tendres et des mamours. Un instant, Angèle avait osé croire que ça serait pareil pour elle, qu'une fois, une seule fois, elle allait ressembler aux autres enfants, et elle avait couru elle aussi. Sa mère a pris le dessin qu'elle lui tendait, l'a regardé et l'a déchiré en disant : « C'est rien du tout ce gribouillis ! Tu m'offriras un dessin quand tu sauras dessiner ! » Elle avait grandi la gorge serrée, incapable de concevoir l'amour qui

s'était égaré dans la maldonne. Angèle pensait qu'elle avait la main sale. Que la gauche, celle du cœur, portait la scoumoune et que personne n'avait jamais voulu la tenir. À part Émile Typhon. Le seul à ne pas avoir été à l'envers des rêves, le seul qui avait osé défier le rail tout tracé d'avance et braver la résignation qui éduquait les gens à coups de « à quoi bon, il n'y a rien à faire ». Lorsque Angèle pensait une chose impossible, il y avait toujours eu Émile pour lui faire croire que les envies, les désirs, les rêves avaient tous les droits et qu'une action ne pouvait être criminelle si elle les réalisait. « Ne pas tout faire pour réaliser un rêve, ça c'est un crime », disait Émile. Il avait rendu le village célèbre en devenant un mythe, et même ceux qui ne juraient que par le droit chemin, le droit divin de la propriété privée, et pour qui l'esprit subversif était pareil à une pourriture, même ceux-là éprouvaient de la fierté en lisant les récits du roi de l'évasion dans le journal, en écoutant les nouvelles de la chasse à l'homme à la radio, en regardant au téléjournal la banque ou la bijouterie victime de son dernier braquage. Ils ne pouvaient pas empêcher, au plus secret d'eux-mêmes, le murmure d'une petite voix : « Sacré Émile, va, on a beau dire et beau faire, mais c'est un des nôtres. » Il était la vengeance du village et de l'insoutenable médiocrité du quotidien. Émile Typhon n'était pas devenu vieux et n'avait pas attendu la mort en pensant : « Je ne l'imaginais pas comme ça ma vie. »

Angèle Grandjean végétait devant la fenêtre du salon, assise dans le fauteuil, une couverture de laine à motif écossais sur les genoux, elle scrutait le

village et guettait la médisance. Elle macérait dans son venin pour oublier la fatigue de ses journées, pour oublier ses heures qui passaient sans rien faire et sans bouger, pour oublier l'imperturbable décompte du tic-tac. Elle trouvait un ersatz de bonheur à guetter le malheur, à creuser les autres pour déterrer le mal-être.

« Oh! v'là Lison qui va chez Joseph pour lui donner des leçons de soutien qu'elle dit. Je vous demande un peu, des leçons de soutien à un bredin... des leçons de soutien – gorge oui... »

» Qu'est-ce que j'ai moi, tout à coup à entendre des chants d'ange dans la tête... Et que je sais pas ce qui m'arrive d'être toute retournée.

» Ça passera, Angèle, ça passera... puisque ça passe toujours...

» Tiens, v'là-ti-pas Odile avec ses airs de rien, toujours proprette, une nigaude qu'a jamais su que se faire des croche-pieds dans ses mots quand elle parle, le regard qui traîne par terre, jamais d'opinion, même qu'on dirait qu'elle se gêne de dire bonjour bonsoir, à peine qu'on l'approche qu'elle pense déjà à s'en aller, il doit y en avoir des choses à cacher derrière tout ça... avec son Georges qui, à ce qui paraît, perd la tête, c'est pas du tout propre non plus ça quand il se met à gueuler comme un diable... va savoir ce qu'elle lui fait vivre à son Georges pour qu'il braille pareillement, parce que pour sûr que c'était pas un brailleux, le Georges... eh bien, c'était-y bien la peine, mon pauvre Georges, de se mettre à deux, juste pour arranger la

mère une fois par semaine et faire des gamins aussi vite grandis aussi vite partis, parce que c'est pas souvent qu'on les voit frapper à ta porte juste pour savoir comment que tu vas, ça serait plutôt pour savoir pour combien de temps que t'en as. Ah bah ! Y en a de la misère, y en a, et crois-moi, Angèle, t'es mieux lotie de la vivre toute seule ta vie, va... Le plus insupportable ce n'est pas d'être seul, mais d'être seul à deux. »

Il y avait beau dire, il y avait beau faire, le passage de Lison et puis celui d'Odile avaient remis en marche la vieille mécanique du projecteur en panne de souvenirs. Vingt ans... il y avait vingt ans déjà. Les images d'avant hoquetaient derrière l'écran de ses paupières, une main invisible tournait la manivelle du temps.

RECOLLER les mots cassés de l'histoire que la vie avait écrite avec la force du destin. L'histoire de Lison, de Paul et de Joseph. C'est ce que faisait Lison quand elle a passé sous la fenêtre d'Angèle qui harponnait de son fiel les passantes et les passants. Angèle leur arrachait des lambeaux de rumeurs.

Lison a distinctement entendu un appel diffus. Elle a tourné la tête vers la fenêtre derrière laquelle se calfeutrait Angèle. Une voix bienveillante à l'envers de tout ce que l'âpreté avait fait d'Angèle. C'était pourtant bien de là que venait la voix.

« Clairière... »

Mon Dieu ! C'était la voix d'Émile. Il n'y avait que lui pour l'appeler Clairière. « Parce que te voir, c'est trouver la fraîcheur sous la feuillée d'une clairière. »

Elle s'était arrêtée de marcher, tournait la tête et regardait autour d'elle. « J'entends sa voix, j'entends sa voix, c'est Émile... » Lison s'attendait à le

voir apparaître. Elle tournait autour d'elle-même au ralenti, et reprenait sa marche. Mais plus rien n'était pareil. « Il est là, je le sens, il est là avec moi, tout contre moi... »

Il y avait vingt ans qu'elle n'avait plus entendu sa voix. Comme elle s'en souvenait. Le 12 septembre... « Oh ! comme aujourd'hui ! Mon Dieu oui... comme aujourd'hui ! »

Peu après minuit. C'était une de ces nuits prémonitoires où l'on sent que quelque chose se prépare, où l'on est l'actrice hallucinée d'un débordement d'images décalées dans lesquelles s'encouple le sommeil. Elle essayait d'annihiler les images parasites qui bousculaient le cerveau, de ne penser qu'à sa respiration, de créer le vide mais, juste avant de s'assoupir, une idée s'infiltrait, grandissait et se multipliait en une suite de flashes qui éblouissaient le noir. Elle savait lutter contre le sommeil, mais lutter pour le trouver était peine perdue. Elle se retrouvait dans cet état comateux qui commandait de dormir mais ne le permettait pas, où l'on se dit qu'il vaut mieux se lever mais que l'on n'y arrive pas. Lison a fini par rejeter brusquement la couette en rageant contre la promesse qu'elle s'était faite de ne pas prendre de somnifères. Elle a fait quelques pas dans sa chambre en songeant à demain, aux heures nauséuses qu'elle allait passer en classe. Les bras croisés devant la fenêtre, elle guignait la campagne à travers les lames des volets. Elle se disait qu'il restait l'ultime tentative du lait chaud au whisky et au miel. Elle s'apprêtait à descendre dans la cuisine quand elle a entendu Émile :

« Clairière... » La voix venait du Saule pleureur derrière lequel on entendait le bruissement discret du ruisseau qu'effleuraient les longues branches-lianes. Elle a ouvert les volets. Émile a écarté le rideau des feuilles lancéolées. Il s'est mis à danser une gigue en gambadant sous sa fenêtre. Les deux mains sur le bas de son visage, Lison pouffait de rire, ses yeux, maintenant grands ouverts, papillonnaient de tendresse enfantine, son ventre fourmillait de frissons sensuels. En cet instant, Lison était l'addition parfaite de la fillette et de la femme. Tout en même temps, elle était l'enfant qui aimait le père et la femme qui désirait l'homme.

Émile déployait ses bras et ses jambes en sautillant, en criant « Clairière » d'une voix étouffée. Elle le savait en cavale, comment ne pas le savoir, tous les journaux, les radios, les télévisions, toutes les rumeurs ne parlaient que de ça : *Le roi de l'évasion a pris la fille de l'air !*

Il suffisait de voir Émile pour que tout perde de sa gravité, de sa lourdeur. Les choses se réajustaient et l'on se disait, en pensant à ce qui pesait sur notre existence, que ce n'était finalement pas aussi sérieux que c'en avait l'air. Lui qui passait sa vie à s'évader, à déjouer les pièges que lui tendait la police, il s'amusait de cette éternelle poursuite qui ameutait les forces de l'ordre. « La vie est légère, il n'y a que l'homme pour la rendre pesante. » Il disait que les moyens mis en œuvre pour l'arrêter – afin qu'il puisse s'évader à nouveau – et les sommes dépensées pour le tenir emprisonné, tous frais payés, nourri, logé, dépassaient de cent fois tout ce qu'il avait volé dans sa vie. « Ça leur reviendrait

beaucoup moins cher de simplement rembourser ce que j'ai volé! » Toute la police était à ses trousses parce qu'elle était marquée par la rage des autorités qui ne supportaient pas de le voir tellement libre et aimé.

Elle s'habilla à l'aveugle, enfilant ce qui lui tombait sous la main, en faisant vite, en se pressant. Elle a couru le rejoindre sous le Saule pleureur et s'est jetée dans ses bras, trouant le feuillage et le basculant dans l'herbe, mêlant le frémissement de son corps à celui du ruisseau.

Ce qui était splendide, chez Émile, c'était qu'il reflétait la certitude d'aimer et d'être aimé sans exigences, sans attente, sans jalousie. Aimer et être aimé pour le seul bonheur d'aimer. Il y avait quelque chose en lui qui rendait caduque l'exclusivité de l'amour, quelque chose qui rendait Lison libre, sans appartenance, sans autre besoin que l'instant où elle se retrouvait dans ses bras, il était l'amant du moment présent. Émile ne souhaitait que la savoir heureuse... avec ou sans lui. Elle ne l'avait jamais entendu exprimer le moindre sentiment de possession, ni pour elle, ni pour les autres, ni pour les choses de la vie. Il lui apprenait à n'être la propriété de personne. Émile était le paradis et, auprès de lui, on devenait le paradis. Les limites du bien et du mal disparaissaient, il affranchissait chacun des lois immuables de la contrainte, de la morale, de ce qui se faisait et de ce qui ne se faisait pas.

D'un bond, Émile a franchi le mince cours d'eau du ruisseau et a tendu la main à Lison. « Viens, je t'emmène là où l'air que respirent les

hors-la-loi ferait exploser les poumons des dans-la-loi.» Peu importait demain, Lison a sauté pour rejoindre Émile.

Un bureau du poste central de police se consacrait à la seule arrestation d'Émile Typhon. Il voulait le visiter, marquer de sa présence l'antre même de la sécurité, là où tout était mis en œuvre pour le cerner et le briser. Il en riait à l'avance. Pas Lison. «Tu ne vas tout de même pas faire ça!» Et c'est pourtant exactement ce qu'il allait faire. «Qui pourrait m'imaginer le faire! C'est une idée qui ne pourrait même pas effleurer le cerveau du policier le plus tordu! Et c'est pour ça que je vais le faire, parce que c'est tellement inattendu que ça en devient facile... et puis, il y a la beauté du geste! Déposer mon odeur là où ils sont censés la traquer. Imagine un de leurs chiens qui lèverait ma trace et qui les conduirait jusque chez eux!»

Émile inspectait la porte du local à vélo à l'arrière du bâtiment. Lison le regardait bricoler en tressautant, elle cachait son visage entre ses mains, se mordillait la lèvre, et poussait de petits cris étouffés; son cœur avait pris le mors aux dents et galopait en décochant une grêle de coups dans sa poitrine. L'obscurité est une faiblesse pour celles et ceux qui ne se jouent pas des lois. La porte était ouverte, mais il continuait à trafiquer.

— Mais qu'est-ce que tu fais, puisqu'elle est ouverte!

— Je change la serrure!

— Mais pour quoi faire!

— Pour demain, quand leur clé ne tournera pas dans la serrure et pour la beauté du geste...

La lumière de la lampe de poche dessinait des ombres guignolesques dans la cage d'escalier. Lison se souvenait des peurs délicieuses de son enfance, lorsque, la nuit, ils partaient marauder avec Émile et la bande. Au deuxième étage, ils longeaient un couloir et le rond de lumière jaune fouillait les portes et débusquait enfin celle du bureau B2 233, « Section spéciale Typhon ». Au mur, des dizaines de photos qui dévoilaient ses différentes identités, d'autres montraient des manifestations de soutien, des calicots, des graffiti portant l'inscription « Libérez Typhon » – sur l'une d'elles, il ajouta au feutre : « mais je suis libre... » – et puis celles des lieux de ses vols, des gros plans des coffres-forts violés et des serrures qu'il avait forcées puis remplacées. Un panneau était consacré à ses proches, à des amantes réelles et supposées et aux présumés complices (les photos de son père, d'Arthur, de Théodore et de Margaux et celles plus surprenantes d'habitants du village sans liens avec ses infractions). Lison ne pouvait s'empêcher d'être un peu vexée de ne pas découvrir son portrait. Il y avait une carte géographique sur laquelle étaient punaisés ses vols – il constatait l'absence de certains et la présence d'autres qu'il n'avait pas commis – et des articles de journaux qui remplissaient tout un autre pan de mur. Dans une armoire métallique, fermée à clé, qu'Émile s'est dépêché d'ouvrir, s'alignaient des dossiers, tous numérotés et annotés, comme un jeu de l'oie de sa vie, depuis son premier vol de voiture, sa première incarcération, jusqu'au dernier braquage et sa dernière évasion. Il a emporté le dernier dossier en date.

Quand ils se sont retrouvés dans la rue, Émile, avec une légèreté qui éberluait Lison, lui a dit qu'il allait « emprunter » une autre voiture et se payer un casse pour terminer la nuit, histoire de lui offrir un cadeau.

Elle s'était endormie dans le « véhicule de convivialité », comme le nommait Émile, qui l'a réveillée en lui passant un collier de perles autour du cou.

Il n'y avait pas de tombe qui pouvait retenir Émile.

Arrivée devant la maison de Joseph, Lison s'est immobilisée, elle ne pouvait pas monter, pas encore. Elle s'est assise sur le banc en bois où s'asseyaient les vieux qui regardaient passer la journée.

Depuis vingt ans, toutes ses journées avaient été des journées sans Émile. Lison n'avait fait que traverser un terrain vague où la vie avait fait semblant d'exister. La mort d'Émile avait coupé ses ailes, elle ne s'envolait plus. L'amour, la générosité, le partage de la belle histoire de Lison, Paul et Joseph s'étaient ébréchés jusqu'à se réduire en poussière dans leur désert affectif. Lison trébuchait sur les gravats patiemment amassés par la culpabilité et les reproches muets qu'elle échangeait avec Paul. Ils épiaient leurs douleurs et leurs mauvaises consciences et nourrissaient leurs peurs. Après la chute, Joseph s'était égaré dans sa tête, il avait oublié qu'il habitait son corps et se cherchait, auprès de sa mère, la veuve Mireille. Son mari,

Auguste Lamade, ouvrier à la chocolaterie, était mort dans un accident du travail alors que Joseph avait trois ans, broyé entre les tampons de deux wagons du train en manœuvre à la station de marchandises de la fabrique. Mireille Lamade s'était dès lors vouée corps et âme à l'éducation de Joseph, « tout ce qui me reste sur terre », lui consacrant un amour obsessionnel sans partage. Sans oser se l'avouer, elle bénissait le handicap qui lui avait rendu son fils tel qu'elle l'avait toujours souhaité, en enfant éternel dépendant de sa charité maternelle. Mireille Lamade ne tolérait Lison qu'à condition d'ignorer sa présence. Ce n'était pas qu'elle la rendait responsable de l'état de son fils, puisque c'était grâce à « l'accident » qu'elle entraît à nouveau en possession de Joseph ; si elle en voulait à Lison, c'était qu'elle le lui avait ravi une première fois et qu'elle était terrifiée à l'idée de le reperdre. Même si les médecins lui avaient affirmé, à son grand soulagement, que Joseph était handicapé à vie, elle craignait que Lison ne le guérisse et ne lui reprenne Joseph. Elle avait accepté les visites quotidiennes de Lison, peut-être à cause de Blurette que la rumeur disait être sa petite-fille.

« Je ne veux pas le savoir, ça n'a aucune importance ! » avait répondu Lison lorsque Paul lui avait demandé lequel était le père de l'enfant. Elle était enceinte et tout près d'accoucher. Il y a vingt ans. Émile Typhon n'était plus là pour créer les ascendances qui portaient Paul. Il volait en décrivant des cercles à des hauteurs qu'il pensait inatteignables pour lui s'il n'était rattaché à Émile par un fil. La disparition d'Émile dicta sa chute et lui révéla une

dépendance dont il était pourtant le seul artisan, il avait inventé le fil et la main d'Émile qui le tenaient. Paul se mentait et se rendait malade d'une colère qui le ravageait : « Je me croyais oiseau et je ne suis que cerf-volant. » Il n'entendait plus Émile : « Tu te croyais cerf-volant et tu es oiseau. »

La liberté est si peu compatible avec l'homme que la peur l'empêche parfois de la reconnaître. Laisser libre cours à la peur, c'était nier la liberté. La peur se nourrit de la peur de l'autre et se propage.

Paul commençait son travail de sape. Subrepticement, il retirait, l'une après l'autre, les briques qui constituaient le fondement de la belle histoire de Lison, Paul et Joseph.

Pour l'on ne sait quelle étrange raison, le destin s'était appliqué à créer entre les trois un lien indéfectible. Émile disait qu'ils étaient la nouvelle vague de l'amour, celle à la marée toujours recommencée. Lison, Paul et Joseph étaient nés le même jour de la même année. Lison, la première, suivie par Paul, à une heure trente, et par Joseph, à trois heures, mais prématuré. Ils batifolèrent ensemble, grandirent ensemble, s'aimèrent tout naturellement ensemble. La bande du Foyard avait peine à dire qu'ils étaient trois tellement ils étaient indissociables. Lison professait, Paul bâtissait et Joseph s'émerveillait. Dès lors, leur vie était clairement déterminée, Lison enseignait, Paul construisait leur maison, et Joseph, l'homme d'intérieur, attendait. Émile était leur aventure commune, le trait d'union de leur amour, l'évidence bienheureuse qui les cimentait. Avec la disparition d'Émile apparurent les petites fêlures : la jalousie et sa cohorte de

méfais rongeaient la générosité tout doucement sans faire de bruit. Et puis un jour où ils déjeunèrent sur la terrasse de leur maison de pierre et de bois, Paul a soudain blêmi, a posé son verre et a demandé, l'air mauvais: «Je veux savoir qui est le père de l'enfant!» Une question que leur amour n'aurait jamais posée. Lison a répondu: «Je ne veux pas le savoir, ça n'a aucune importance!» Et Joseph, qui était incapable de voir que le temps d'aujourd'hui n'était plus le temps d'hier, qui n'entendait rien à la pâleur de Paul, qui était autiste à la propagation du ressentiment qui s'emparait de Paul, a ajouté en riant, comme il l'aurait fait aux bons vieux jours: «Je ne sais pas de qui il est... tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas de toi!» C'était l'instant qu'attendait le démon pour dévorer le dernier morceau de paix de Paul. Il a bondi sur Joseph et l'a entraîné par-dessus la balustrade pour l'écraser de tout le poids de sa chute. Paul s'en tira avec un bras cassé et Joseph plongea définitivement dans ses nimbes, le cerveau cassé.

Lison se découvrait une force inespérée pour faire face. Elle a dicté le déroulement de l'accident à Paul en lui faisant jurer de ne pas en dévier quoi qu'il arrive. Ils travaillaient sur le toit au remplacement des tuiles brisées par la dernière grêle, Joseph a perdu l'équilibre et c'est en cherchant à le retenir que Paul a chuté avec lui. Personne n'avait le moindre doute quant à la véracité de leurs dires, sauf la mère de Joseph, non qu'elle ne croyait pas Lison et Paul, mais parce que, dans le fait de contester leur récit, elle entrevoyait la possibilité de récupérer son fils. Elle n'avait de cesse de jeter le

trouble dans les esprits en inventant une histoire qui s'avérait être l'exacte vérité. Pour la faire taire, Lison finit par lui céder Joseph à condition de pouvoir rendre visite à son fils quand bon lui semblerait, ce que Mireille Lamade a finalement accepté à contrecœur. À la demande de Lison, Paul avait pris la route pendant deux ans. Chaque jour, au retour de l'école, Lison rendait visite à Joseph accompagnée de sa fille, Bluette. Patiemment, Lison avait entrepris la reconstruction de Joseph, elle lui apprenait à parler, à lire, à marcher aux côtés de Bluette qui partageait son b.a.-ba, deux bébés, deux enfants qui grandissaient et évoluaient ensemble au sein d'une étrange communion.

Un dimanche matin, Paul était revenu et Lison lui a ouvert la porte de leur maison. Ils n'ont plus jamais parlé de « l'accident » et Paul n'a rien révélé de ses deux ans. Quelques larmes avaient suffi pour se raconter.

Elle s'est levée du banc de bois, elle a regardé et écouté l'instant. Sur sa droite, les trois maisons imbriquées de guingois les unes dans les autres faisaient boiter la rue. À l'autre bout se pointait le bloc, comme on l'appelait, un parallélépipède locatif qui donnait une seule envie, celle d'éviter à tout prix d'y habiter. Face à la rue, la terminant en cul-de-sac, la maison Lamade, solide, faisait jaillir ses pierres apparentes pour clamer son indépendance de maison familiale et son mépris pour les murs crépis des cages à lapins où se terraient les locataires du bloc.

Les marches dissociées de l'escalier de pierre de la maison Lamade étaient polies, lessivées par des siècles d'usure, marquées par des milliers de pas qui rendaient chacune d'elles particulière. En haut de l'escalier, une lourde porte en chêne massif s'ouvrait sur un long couloir sombre qui débouchait, tout au fond, sur la cuisine. Les chambres curieusement n'étaient pas reliées les unes aux autres, les portes se faisaient face, trois à gauche, trois à droite. Lison pouvait ainsi accéder directement à la chambre de Joseph, celle du milieu à droite. Elle allait frapper quand elle a entendu un rire, ou plutôt un gazouillis. Elle a entrouvert la porte. Joseph tenait à la main un petit miroir qui réfléchissait le soleil couchant et projetait sur le mur un carrousel de lumière avec lequel il dansait. En voyant la tête de Lison dans l'entrebâillement de la porte, Joseph s'est adressé à elle, sans bafouiller, sans trébucher sur les mots.

— Tous, tant que nous sommes, nous ne serons à la fin que ce que nous avons pensé de l'amour. Toute chose est dans l'amour, on ne peut y échapper, ni même l'ignorer, toute chose, jusqu'à la pensée de celui qui ne croit pas en l'amour.

C'était la voix d'Émile, les intonations d'Émile, la parole d'Émile, l'intimité de son parler. Lison eut un mouvement de recul. Elle était frappée par une douce peur, un émerveillement terrifiant, de ceux qui vous hébètent à l'apparition d'un ange où l'impossible devient possible, où l'ordinaire devient extraordinaire. La voix d'Émile, celle qui l'avait appelée « Clairière » quand elle était passée sous la fenêtre d'Angèle.

— Joseph... Émile... est-ce que tu es de ce monde ?

— Le monde est ceci ou cela parce que nous nous persuadons nous-même qu'il est ceci ou cela. Parfois les portes du monde s'ouvrent et ce qui compte alors c'est d'être vivant. La vie en elle-même est suffisante, elle nous complète et nous justifie. Si le monde semble être un lieu où habitent les hommes, c'est dans l'homme au contraire qu'habite la terre.

Joseph a ouvert ses bras et ses mains invitaient Lison à se serrer contre lui. Il a dit « viens » avec la voix de Joseph. Elle s'est avancée en secouant la tête, les bras tendus qui réclamaient Joseph depuis vingt ans. Lison retrouvait la peau de Joseph, son odeur, ses lèvres et les caresses éblouies de ses baisers.

— La Vie, Lison... L'émotion suprême, c'est d'être vivant.